

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon EBERHARD

Au pied des pyramides : notes de voyage

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 145-149

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

AU PIED DES PYRAMIDES

NOTES DE VOYAGE

de M. le chanoine Léon Eberhard *

Mercredi 13 mars 46.

Voilà quinze jours que je suis en Egypte. Je m'en vais jouer au reporter et vous donner le résultat de quelques observations, prises de contact et réflexions qu'il m'est arrivé de faire durant ces deux semaines.

Connaissance du Caire.

La capitale des Pharaons du XX^e siècle est une ville de 1 million 800 mille habitants : 5 fois Zurich ! Bien plantée à l'entrée du Delta. Au Sud, c'est le Désert, traversé par l'étroite bande que fertilise le Nil. Au Nord, le Delta est riche : coton, céréales, légumes, blé. La terre n'est pas arrosée par la pluie (il n'y en a pas), mais par les bras du Nil et les canaux qui en dérivent.

Le terrain est plat, vert, sans montagnes. Mais dès qu'on sort du Caire par le Sud, on tombe dans le désert : rochers, sable, entassements schisteux, tout est brun.

La ville est un exemple d'urbanisme : rues larges, très nombreux parcs et jardins, propreté bien supérieure à celle de Naples ou de Marseille... Toutes les maisons sont ocre, soit qu'on les peigne ainsi, soit que le soleil les dore. Comme on a toujours bâti les maisons à toit plat et avec des balcons assez larges pour protéger l'étage inférieur des excès du soleil, les constructions modernes ne détonnent pas. La ville garde ainsi une unité souple et fort agréable.

* Une première série de notes a paru dans les *Echos de St-Maurice* de mai 1946 sous le titre : *Paris-Le Caire*.

Je n'ai jamais vu autant d'autos qu'ici : la benzine n'a pas été rationnée ! Une machine sur trois a 8 cylindres, et toutes sont récentes.

Ce qui frappe dès le premier abord, c'est le mélange d'Européens et d'indigènes. On peut distinguer trois catégories d'individus : 1) l'Européen pur, peu nombreux : teint blanc, complet PKZ, chapeau ; 2) Egyptiens occidentalisés : peau bistrée, traits rudes, petite moustache noire, yeux noirs, complet européen, fez rouge ; 3) Arabes et Bédouins : souvent pieds nus, longue robe plus ou moins blanche tombant jusqu'aux pieds, couverture ou calotte sur la tête ; se mouchent sans mouchoir (excusez !) ; vendent dans les rues : tomates, oranges, pigeons vivants ; font leur prière cinq fois par jour, aux heures fixées, à l'endroit même où ils se trouvent : parcs, portes cochères (très édifiant, ce manque de respect humain).

Les trams et les autobus sont admirables de solidité : des grappes humaines se juchent sur les marche-pieds, les tampons, les pare-boue...

Nombreuses églises et mosquées. Tous les rites, orthodoxes et catholiques, sont représentés ici : arménien, grec, syriaque, copte. Il y a quatre évêques catholiques. Les missionnaires français — Jésuites et Frères des Ecoles chrétiennes — ont beaucoup d'écoles et ont éduqué toute l'élite. Aussi tout le monde parle-t-il français, qui est la langue officieuse, à côté de l'arabe. Les enseignes des magasins, les papiers officiels : partout le français voisine avec l'arabe.

Les Suisses sont au nombre d'environ 1600. Commerçants, hôteliers. Très considérés, parce qu'on reconnaît leur honnêteté et qu'ils sont en dehors de la politique. « Vivent nous ! »

Je suis allé voir les pyramides, admirables de proportion, d'équilibre. Le sphinx est mystérieux : expression de profonde méditation. Emouvant visage humain, malgré son nez cassé. Mais les abords sont franchement laids, avec des bâtisses d'hôtels moderno-arabes, avec des boutiques de souvenirs... Chameaux européenisés à l'usage des gens qui n'ont plus le sens du ridicule (et j'y suis monté comme tout le monde !)...

Je compte quitter Le Caire dans quatre jours, par avion, à destination de Karachi, d'où je traverserai l'Inde en chemin de fer et arriverai enfin à Kalimpong à Pâques. A moins d'imprévus...

Où il faut savoir attendre...

Je ne suis pas parti : visas, vaccins, tout m'a cloué ici... Aussi ai-je profité de mon séjour forcé pour mieux connaître l'Egypte.

Il y a quelques jours, j'ai visité la « ville morte » du Caire, c'est-à-dire le cimetière musulman. Chaque famille construit, pour ses morts, une maison semblable à celle qu'il habite, voire meilleure. Ce sont des constructions parfaites, avec toit, fenêtres, portails, ornementation architecturale. Les riches ont des mausolées aussi grands qu'une église moyenne de chez nous. On n'enterre pas les morts, mais on les couche entre 6 dalles de marbre ou de pierre qu'on cimente. Ce tombeau s'élève au milieu de la cour principale de la maison. Le dimanche, toute la famille des vivants se rend à la résidence des morts, y cuit son pain, aère les chambres, soigne les parterres. Les morts reçoivent leur ration du repas, que mangent les gardiens des tombes. Cela fait une ville fort grande, avec de belles rues, mais où règne le silence...

Le soleil tue les Européens, en Egypte, c'est-à-dire détruit peu à peu leur résistance nerveuse, leur force de volonté. Aussi beaucoup deviennent neurasthéniques. Même en hiver, il ne pleut pas, ou presque pas. Pendant le mois que j'ai passé ici, la pluie est tombée pendant 10 minutes en tout.

Dans les villages, les paysans arabes sont fort gentils. L'autre soir, l'un m'a dit en passant : « Que Dieu t'accorde une agréable soirée ! » Mais dans les villes, on sent une hostilité grandissante envers les Blancs. Les autorités arrivent cependant à peu près à garder l'ordre : il est vrai qu'à chaque 500 m. on rencontre un gendarme armé du fusil...

J'ai ramé sur le Nil, un soir. Eau calme, presque immobile, sur une largeur de 400 mètres, entre des berges

ocres, qui s'élèvent à peine au-dessus de l'eau brune ; silhouettes de palmiers sur le rouge du ciel.

Tout près d'Héliopolis pousse un très vieux figuier sous lequel la Sainte Famille se serait reposée au cours de sa Fuite en Egypte. Il est l'objet de la vénération des habitants de la région, mais il appartient à un musulman qui perçoit un droit de cinq piastres (1 fr.) sur les visiteurs... Les Pères Jésuites ont voulu l'acheter, mais en vain. Alors ils en ont taillé un rameau qu'ils ont planté non loin de là, près d'une église qu'ils ont bâtie, et tandis que le vieux tronc n'a que quatre branches à demi sèches (le vieux figuier m'a déçu), la bouture prospère à merveille, et les Pères ne perçoivent pas de droit d'entrée...

Mon ami, c'est le chameau. Il vous toise d'un air digne, ne se presse jamais, met les 4 sabots dans le plat de conviction, crie comme sifflent les bateaux du Léman, et trouve qu'il est bien condescendant de permettre à l'homme de s'asseoir sur sa bosse...

Un avion quadrimoteur surgit à 30 mètres au-dessus de la maison, située à 300 m, de l'aérodrome. Ils sont 40 à 50 à faire, chaque jour, trembler nos vitres...

... Enfin, « ça y est » : j'ai mes cinq vaccinations requises, avec un total de neuf piqûres : contre le typhus (2 injections à une semaine de distance), typhoïde (3 injections), fièvre jaune (1 injection), variole ou petite vérole (3 griffes), choléra (2 injections)...

Mon visa de transit par la Palestine m'a été accordé en 24 heures, comme tous les visas de transit (les Anglais l'exigent pour que nous puissions faire escale une nuit dans un aérodrome du Sud de la Palestine, en cas de mauvais temps sur notre route vers l'Inde. J'ai essayé d'aller à Jérusalem par la même occasion, mais je n'ai pu l'obtenir).

Il me fallait aussi le visa de transit de l'Irak, car l'avion s'arrêtera une nuit à Bassorah, au sommet du Golfe Persique. C'est là que l'affaire se compliqua... Il y a quelques années, dit-on, un orateur religieux — catholique, protestant ou musulman, je ne sais — se fit entendre sur une place de Bassorah, et cela finit par une bagarre... Depuis lors, le Gouvernement de Bagdad se

réserve à lui-même l'octroi des visas ; aussi, au Consulat irakien du Caire, où l'on me reçut fort aimablement, en m'offrant café — le café turc — et cigarettes, n'ai-je pu obtenir, après deux heures de conversations et de téléphones, que l'aveu d'incompétence de l'agence consulaire et le conseil de m'adresser directement à Bagdad, par l'intermédiaire de la Légation Suisse, avec la perspective que le droit de passage me serait certainement accordé, mais tout aussi bien peut-être dans les quatre jours, une, deux ou trois semaines... On voulut bien encore me donner le texte d'un télégramme en arabe. A la Légation Suisse, on me remit aussi le texte d'un télégramme pour notre agence de Bagdad. Muni de mes deux papiers, je suis allé à l'office des télégraphes (il n'y en a qu'un seul pour tout Le Caire, les bureaux de poste ne s'occupant pas de ce moyen de transmission).

30 mars.

J'attendais depuis une quinzaine de jours, lorsque la Légation d'Irak m'a téléphoné que mon visa m'était enfin accordé... Ces démarches m'ont été facilitées de toutes manières par M. Veillon, qui est pour moi d'une très grande obligeance.

Enfin les Anglais de l'ATC ont retrouvé mon billet qu'ils avaient perdu à cause de mon long séjour ici.

Une fois de plus, « ça y est » ! Je pars demain matin, ou plus exactement je m'envolerai, à 04.30, à bord d'un magnifique hydravion de la BOAC (*British Overseas Airways Corporation*). Sauf imprévu, évidemment ! D'ailleurs, je suis bien forcé d'en prévoir... des imprévus, quand je pense que mon visa égyptien portait « sans arrêt en Egypte », et que j'y suis depuis un mois... Turlututu ! je verrai bien... Car il me semble que « ça gaze » enfin ! Aussi ai-je bon espoir de vous envoyer mon prochain courrier de la Terre promise, c'est-à-dire de l'Inde.

Léon EBERHARD